Philosophia Scientiæ

Travaux d'histoire et de philosophie des sciences

21-2 | 2017

Raymond Ruyer

Ruyer lecteur de Bachelard : réunifier l'image du monde

Ruyer Reading Bachelard: Re-Unifying the Image of the World

Fabrice Colonna

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/philosophiascientiae/1273>

DOI : 10.4000/philosophiascientiae.1273

ISSN : 1775-4283

Éditeur

Éditions Kimé

Édition imprimée

Date de publication : 25 mai 2017

Pagination : 65-77

ISBN : 978-2-84174-795-5

ISSN : 1281-2463

Référence électronique

Fabrice Colonna, « Ruyer lecteur de Bachelard : réunifier l'image du monde », *Philosophia Scientiæ* [En ligne], 21-2 | 2017, mis en ligne le 25 mai 2019, consulté le 31 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/philosophiascientiae/1273> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/philosophiascientiae.1273>

Tous droits réservés

Ruyer lecteur de Bachelard : réunifier l'image du monde

Fabrice Colonna

Nanterre, Académie de Versailles (France)

Résumé : Ruyer et Bachelard ont en commun de concevoir le travail de la philosophie comme essentiellement lié à la science. Toutefois, alors que Bachelard s'en tient à des positions épistémologiques, Ruyer entend tirer des conclusions métaphysiques des résultats de la physique contemporaine. Il expose ses vues à l'occasion de deux comptes rendus qu'il fait des écrits de Bachelard. Selon Ruyer, les activités structurantes originales qui caractérisent les atomes et les molécules autorisent à les comparer aux êtres biologiques des étages supérieurs et à défendre une vision panpsychiste du réel. L'imagination métaphysique peut alors proposer ce que Ruyer appelle une « lecture du monde » qui en donne une vision unifiée et intensifiée. Les deux directions opposées de l'œuvre de Bachelard, le concept et l'image, ont ainsi la possibilité d'être réconciliées.

Abstract: What Ruyer and Bachelard have in common is that they both see the work of philosophy as essentially associated with science. However, while Bachelard does not go beyond epistemological reflections, Ruyer seeks to draw metaphysical conclusions from the findings of contemporary physics. He sets forth his views in two reports on Bachelard's writings. According to Ruyer, the original structuring activities which characterise atoms and molecules enable us to compare them to the superior biological beings and argue for a panpsychist view of reality. The metaphysical imagination is thus able to propose what Ruyer calls a "reading of the world" which provides a unified and intensified vision of that world. The two opposing tendencies of Bachelard's work, the concept and the image, could thus be reconciled.

Rien n'a tant importé pour des philosophes comme Ruyer et Bachelard que le nouage de la philosophie et de la science. Derrière ce constat d'évidence, qui dessine immédiatement leur communauté d'esprit, il faut saisir aussi une indication sur leur manière de concevoir le travail philosophique. Comment

travaillent les philosophes? Des penseurs comme Bachelard et Ruyer ne donnent pas du tout à cette question la même réponse que celle que fournirait un phénoménologue par exemple. Le labeur philosophique consiste en effet, pour nos deux auteurs, à étudier les publications des savants. Philosophier, c'est d'abord se mettre à l'école de la science, c'est donc concrètement lire des traités et des articles scientifiques. Homme du livre, Bachelard nous invite à prêter attention « à l'être du livre, au bibliomène » [Bachelard 1951, 6] : le livre de science est en perpétuelle réécriture, il recueille un savoir collectif toujours amélioré et il ne cesse, au gré de ses rééditions, de cristalliser les efforts de la cité scientifique. C'est pourquoi « parfois il ne peut être lu sans une très longue préparation » [Bachelard 1951, 8]. Et l'auteur du *Rationalisme appliqué* [Bachelard 1949] d'évoquer la joie de lire, avec la discipline de l'écolier, les nouveaux manuels de physique :

Ils sont là sur ma table ensoleillée. Septembre mûrit les fruits de mon jardin. Bientôt octobre, le grand mois! le mois où toutes les écoles sont jeunes, le mois où tout recommence pour la pensée studieuse. Et voilà qu'avec un seul bon livre, avec un livre difficile, je vis dans un octobre permanent! [Bachelard 1949, 214]

Sur la table de Ruyer, les manuels d'embryologie remplacent ceux de physique, science qu'il étudie plutôt dans les travaux de haute vulgarisation produits par les savants. Mais la démarche est identique à celle de Bachelard. Il écrit ainsi :

On reconnaît le vrai philosophe à ce qu'il déteste lire les livres de philosophie pure – ne concluez pas qu'il suffit de détester les livres de philosophie pour être un vrai philosophe – à ce qu'il préfère se mettre au courant de telle science qu'il ignore, ou s'initier aux procédés de tel art. [Ruyer 1946, 56]

Ruyer se définit comme un « philosophe d'esprit scientifique » qui souhaite persuader les autres philosophes « de ne pas couvrir d'un prétexte de modestie phénoménologique ou de purisme méthodologique l'envie tenace de philosopher rien qu'en se prenant la tête à deux mains » [Ruyer 1960a, 36]. La vraie modestie est celle qui consiste à ne pas prétendre tout tirer de son propre fonds et à se remettre constamment à l'école des sciences.

Cependant, malgré cette incontestable proximité entre la démarche de Bachelard et celle Ruyer, une divergence existe entre eux quant à la façon exacte dont la philosophie doit prendre position devant la science. Le nouage évoqué peut se faire de plusieurs manières, et celle de Ruyer n'est pas celle de Bachelard. Une fois les faits scientifiques assimilés, l'interprétation qu'ils appellent ne relève pas des mêmes objectifs chez l'un et l'autre penseur. On donnerait une première approximation de cet écart en disant que Bachelard est épistémologue tandis que Ruyer est métaphysicien, ce qui est aussi sa dissonance propre dans le paysage épistémologique français du vingtième siècle. La science selon lui est le point de départ d'une métaphysique, elle sert à rendre précises des conceptions vitalistes autrement frappées de confusion.

Ruyer souhaite élaborer ce qu'il appelle lui-même une « philosophie-science », qui intègre dans une vision globale du monde les acquis de la physique, de la biologie et de la psychologie. Toutefois la différence, qui n'est pas une opposition, entre métaphysique et épistémologie ne doit pas être figée. Les considérations épistémologiques sont loin d'être absentes chez Ruyer, et Bachelard n'a pas rejeté en bloc la métaphysique. Surtout, Bachelard n'a pas fait seulement œuvre d'épistémologue : son exploration de l'imaginaire, qui s'épanouit en une véritable ontologie, témoigne du fait qu'il savait que l'épistémologie ne suffisait pas, que l'esprit humain, dans sa dualité, exigeait autre chose que la seule activité rationaliste.

Or, pour Ruyer, il est justement regrettable que la philosophie de Bachelard reste ainsi partagée en deux. Il doit être possible de faire se rejoindre les deux directions du concept et de l'image, c'est-à-dire de réconcilier Bachelard avec lui-même. La richesse de sens que nous offre la rêverie archétypale, ne peut-on la trouver aussi dans ce que la science nous apprend du monde ? Ruyer en a la conviction. Pour lui le moyen terme est précisément la métaphysique. Celle-ci se maintient dans le concept, mais sur un autre plan que celui de la rationalité scientifique, et elle peut capter les pouvoirs d'évocation de la poésie. Comme l'écrit Ruyer, « au lieu de discuter, dans l'absolu, sur la légitimité et le sens d'une métaphysique au-delà de la science, il serait bon de définir une sorte de métaphysique plus modeste, qui serait une sorte de cosmologie du connaissable au-delà de l'observable » [Ruyer 1952b, 418]. Choisir entre une philosophie critique et une métaphysique des sciences relève donc d'un enjeu très précis : jeter un pont entre la raison et le mythe. La lecture que Ruyer fait de Bachelard consiste donc à adhérer sans guère de réserves – il y en aura quelques-unes toutefois – aux résultats de ses réflexions, tout en proposant, sur cette base même, une métaphysique que Bachelard s'est toujours interdite et qui permet de ne pas scinder en deux la vie du philosophe, ni l'image du monde.

Ce n'est pas dans ses grands ouvrages mais à l'occasion de deux comptes rendus parus au début des années 1950 que Ruyer précise ses positions par rapport à Bachelard. Toutefois ses travaux des années 1930 témoignaient déjà d'une lecture attentive de celui-ci, cristallisée autour de la question de l'idéalisme et du réalisme. Les formules bachelardiennes qui décrivent la science contemporaine comme une science d'*effets*, débordant la science de faits traditionnelle – comme la *phénoménotechnique* déborde la *phénoménologie* – possèdent, aux yeux de Ruyer, une « très grande valeur » [Ruyer 1934-1935, 42] pour décrire l'activité scientifique. Mais elles risquent aussi de conduire à une forme d'idéalisme et d'anthropomorphisme, qu'il récuse au profit d'une conception réaliste de la connaissance. Pour étayer celle-ci, Ruyer remarque que la nature n'emploie pas des moyens différents de ceux de l'être humain dans ses créations techniques. Le nom de certains phénomènes physiques, tels que ceux qu'on appelle effet Zeeman ou effet Compton, n'est pas à prendre à la lettre au sens où il s'agirait d'inventions ne dépendant que de l'expérimentateur, et « si l'astrophysique moderne est devenue comme une

annexe du laboratoire, en ce sens que les conditions de température et de pression régnant à l'intérieur des étoiles réalisent de véritables expériences qui peuvent confirmer des vues théoriques, cela prouve que la technique de laboratoire est interchangeable avec des faits naturels » [Ruyer 1934-1935, 43]. Ruyer est d'accord avec Bachelard pour souligner l'importance du dispositif technique inhérent à la science contemporaine, mais il entend en tirer des conclusions inverses des siennes, c'est-à-dire entièrement réalistes, dans le sens d'une naturalité fondamentale de la connaissance humaine.

Dans une note, Ruyer, craignant d'entraîner son aîné sur un terrain qui n'est pas le sien, et consacrant par là même la différence initiale de leur rapport à la science, reconnaît que « le but de M. Bachelard est de donner une idée juste de la science, bien plus que de discuter des doctrines philosophiques qu'il estime sans doute également inadéquates » [Ruyer 1934-1935, 44, n. 2]. On pensera en effet au motif bachelardien de la « polyphilosophie ». Une question se pose alors : cette discussion annonce-t-elle déjà la lecture ultérieure que Ruyer fera de Bachelard ? Malgré le caractère délimité de la question examinée, puisqu'il s'agit de théorie de la connaissance, ses implications sont assurément importantes. En effet, la naturalisation de la connaissance chez le Ruyer « structuraliste » des années 1930 engage la possibilité d'une vision moniste du monde, que les vues finalistes ultérieures ne feront qu'élargir. À ce moment déjà, pour Ruyer, les résultats de la science contemporaine appellent une prise de position « cosmologique » sur la nature des êtres du monde et la place de l'homme dans l'Univers.

Toutefois, on le sait, le système de Ruyer n'arrivera à sa pleine maturité que lorsqu'il dépassera le point de vue qui assimile tous les êtres à des structures pour adopter une vision panpsychiste du monde, qui voit dans les êtres capables d'*auto-formation* (atomes, cellules, organismes, cerveaux) des domaines de conscience, c'est-à-dire des formes, mais désormais capables de se diriger et de se surveiller elles-mêmes, par auto-survol et auto-possession. C'est donc depuis ce point de vue, qui représente le centre de gravité de la pensée de Ruyer, qu'il convient de ressaisir la question de son rapport à Bachelard.

S'il ne fait que fort rarement référence à Bachelard dans ses ouvrages, Ruyer prend néanmoins le soin de s'expliquer avec lui à l'occasion de deux substantiels comptes rendus, en 1952 et en 1953, consacrés respectivement à *L'Activité rationaliste de la physique contemporaine* [Bachelard 1951], [Ruyer 1952a] et au *Matérialisme rationnel* [Bachelard 1953], [Ruyer 1953]. Pour comprendre le nerf de l'argument de Ruyer, il faut repartir de l'une des distinctions fondamentales qui est à la base de sa conception du monde, la différence entre les individualités vraies et les phénomènes de foule. Les individualités authentiques sont capables de se former elles-mêmes, de s'auto-conduire par « survol » de l'espace et du temps, tandis que les phénomènes de foule, pour contraignants qu'ils soient, sont des résultantes statistiques, c'est-à-dire relèvent de moyennes et d'effets globaux, selon la loi des grands nombres. L'objet de la physique classique est précisément cet ordre de phénomènes. Les individualités vraies supposent en outre un certain mode de causalité. Comme

l'écrit Ruyer dans la première des deux recensions, « la causalité, dans tous les ordres où il s'agit d'individualités réelles, par contraste avec les équilibres purement statistiques, apparaît comme l'actualisation d'une pré-structure, qui ne préexiste pas dans l'espace, mais qui se manifeste, quand elle est déclenchée ou "appelée", par un "état", ou par un "effet" bien défini » [Ruyer 1952a, 90]. Ainsi, lorsqu'on pense à la façon dont un organisme se développe en fonction des signaux véhiculés par certaines molécules, le développement n'est pas contenu spatialement dans la molécule ni dans l'embryon, il se déroule comme l'actualisation d'un type déjà existant à l'état virtuel et qui trouve là l'occasion et les conditions de sa réalisation. Certes le « virtuel » d'un organisme, qui est sa mémoire biologique, n'est pas identique aux virtualités à l'œuvre dans le monde atomique. Mais pour Ruyer, l'opposition, dans ces deux cas, aux phénomènes de causalité aveugle des amas et des foules, suffit à légitimer le rapprochement entre microphysique et biologie¹. Toute individualité vraie *se fait*, qu'il s'agisse d'un atome ou d'un organisme, et dès lors ne relève pas du mode de causalité qu'impliquent les lois de la physique classique.

Ce qui justifie, selon Ruyer, l'attribution de ce genre de causalité actualisante aux phénomènes microphysiques, c'est, on l'a dit, la *typicité* des comportements que les scientifiques observent dans ce domaine. Les interactions entre particules, de même que les réactions chimiques au niveau moléculaire, sont réglées selon des « virtualités de structure » [Ruyer 1952a, 90] qu'on ne retrouve pas dans les phénomènes de foule, si définis qu'ils soient par ailleurs. C'est ainsi en termes de typicité que doivent s'interpréter les « effets » tels que l'effet photo-électrique. On peut du reste voir une continuité entre l'interprétation réaliste que Ruyer, contre Bachelard, donnait de ces effets une vingtaine d'années plus tôt, et ce qu'il en dit ici, puisque dans les deux cas l'accent est mis sur la préexistence de potentialités dans la nature qui sont actualisées par déclenchement, ce qui prouve premièrement que l'homme n'en est pas le créateur en un sens idéaliste malgré l'appareillage technique qu'il met en œuvre, et d'autre part que le monde microphysique est structuré de telle sorte que la causalité classique, de bord à bord, se révèle une notion inadéquate.

La distinction entre les deux formes de causalité, corrélative à la distinction entre les deux types d'êtres, explique la mise au point opérée par Ruyer sur le statut des probabilités. Si la physique quantique utilise les probabilités, cela n'est pas d'abord en un sens simplement statistique, et Ruyer invite Bachelard à ne pas créer involontairement de confusion dans l'esprit de son lecteur à ce sujet. Bachelard écrit en effet :

Un point lumineux est dans l'espace-temps une multiplicité monstrueuse. En effet, dès qu'un physicien réalise un "point lumineux" il produit dans un petit espace et dans un petit temps

---

1. Ruyer est revenu à maintes reprises sur la continuité entre entités microphysiques et organismes, pièce essentielle de son système philosophique. On se reportera notamment à [Ruyer 1952c, chap. XV] et [Ruyer 2013, Deuxième partie].

une essentielle pluralité d'événements sans liens et sans causalité minutieuse. [Bachelard 1951, 67]

Puis, passant ensuite à l'atome, il explique qu'« il est bien évident qu'aucune expérience ne se fait sur l'atome unitaire, que toute expérience se fait sur l'atome quelconque d'un ensemble d'atomes, que le *concept-direct* est l'atome-foule » [Bachelard 1951, 70]. Or Ruyer entend rappeler que l'atome n'est pas statistique dans le même sens que le point lumineux :

Il est certain que l'atome n'a pas de structure au sens ordinaire du mot, mais il a potentiellement, dynamiquement, ce que l'on pourrait appeler une *pré-structure*, puisque l'on peut calculer, au moyen du principe d'exclusion, sinon sa structure, du moins le schéma par lequel on peut le représenter dans tel ou tel cas, et puisqu'on peut finalement calculer la structure, au sens propre cette fois, de la molécule formée à partir d'atomes. Rien de tel dans une émission lumineuse considérée en gros. Elle n'a pas tendance à aller vers une structuration de plus en plus précise et typique. [Ruyer 1952a, 89]

Si l'atome n'a pas de structure au sens classique, c'est-à-dire n'est pas pensable sur le modèle d'un fonctionnement, il a, ou, plus exactement, il est une activité structurante, et par là même n'est pas étranger à la structure².

Derrière cette discussion technique sur le sens de l'emploi des probabilités et des moyennes, lesquelles, « d'un côté, ne recouvrent rien d'autre qu'elles-mêmes, de l'autre [...] signalent non pas l'existence, mais l'action de ce qu'il faut bien appeler des types » [Ruyer 1952a, 90], se dessine un enjeu décisif : la possibilité de rapprocher les êtres microphysiques et les êtres organiques. Autrement dit, la possibilité d'une unification métaphysique du monde, sur la base de la distinction entre les individualités vraies et les foules ou agrégats. Il s'agit de placer en continuité toutes les individualités sur des lignes de complexification progressive, de l'atome à l'organisme.

La discussion se poursuit dans le même sens dans le second compte rendu que rédige Ruyer, consacré cette fois au *Matérialisme rationnel* [Bachelard 1953]. La chimie quantique, que traite Bachelard dans cet ouvrage, a renouvelé la compréhension des molécules et des liaisons chimiques. Les « cartes de probabilité de liaisons », qui indiquent les densités de présence des électrons dans la molécule, permettent en effet de dépasser la vision purement statique des schémas structuraux, et font de la molécule « un domaine où s'échangent des énergies, où l'énergie se structure » [Ruyer 1953, 417], dit Ruyer en résumant le propos de Bachelard. Or de telles descriptions invitent

---

2. Ruyer écrit ailleurs au sujet de l'atome : « Il ne peut se définir que par des actions, sa forme est formation active, comportement temporalisé et dynamique. Il ne peut y avoir pour lui arrêt de fonctionnement, puis remise en marche, pour la raison qu'un atome n'est pas une structure fonctionnante, mais une action structurante » [Ruyer 1966, 173].

selon lui à rapprocher intimement les structurations actives des molécules et l'embryogenèse des comportements et des instincts dans les organismes. Aux deux échelles, moléculaire et organique, un dynamisme formateur est à l'œuvre impliquant l'improvisation de liaisons et demeurant irréductible à des fonctionnements mécaniques. L'analogie est suffisamment profonde et fondée pour appeler, selon Ruyer, la conclusion suivante, tout à fait assumée dans sa portée métaphysique :

Si l'on rejette l'idée d'un pur fonctionnement – ce que fait explicitement Bachelard – alors, *par le fait même*, on ne peut pas ne pas adopter quelque chose du vitalisme ou de l'animisme. La science, en précisant en quoi la notion de fonctionnement est insuffisante, se trouve préciser, par là même, la nature de la conscience ou de la vie, que les théories anciennes évoquaient comme une force magique, et sans savoir ce qu'elles nommaient ainsi. [Ruyer 1953, 420–421]

Les comportements décrits par la chimie quantique impliquent un champ de conscience, non pas certes une conscience seconde réflexive au sens humain, mais ce que Ruyer appelle habituellement un « domaine de survol », actualisant un thème ou une essence transversaux à l'espace et au temps. Ruyer invoque explicitement un « panpsychisme » [Ruyer 1953, 420]. Selon lui, Bachelard s'est approché d'une telle conception lorsqu'il a parlé dans son livre de « l'aspect physiologique » de la molécule, par opposition à son simple « aspect anatomique » [Bachelard 1953, 181]. Mais il n'en a pas tiré les conséquences théoriques qui s'imposaient d'après Ruyer.

Cela tient sans doute à la façon différente dont les deux penseurs conçoivent le rôle et le statut de la philosophie. Dès le début de son premier compte rendu, une insatisfaction se fait jour chez Ruyer. Parlant de Bachelard, il écrit :

[...] il est inquiétant qu'il puisse se montrer aussi sévère pour Bergson, pourtant bien au courant de la science de son époque, et même pour Meyerson, spécialiste de philosophie scientifique, que pour Sartre. [Ruyer 1952a, 83]

Si bien des philosophes ont le tort de ne pas tenir compte du savoir scientifique – indifférence sans doute exemplairement illustrée par l'existentialisme, qui prétend parler de l'homme sans utiliser les ressources de la paléontologie, de l'embryologie, de l'éthologie comparée, de l'anthropologie – il importe cependant de ne pas amalgamer tous les penseurs et de faire un sort spécial à ceux qui ont su établir un dialogue avec les sciences, même si celui-ci est à réécrire aujourd'hui. Lorsque Bachelard dit « les philosophes », c'est toujours pour porter un jugement négatif à leur sujet. Or cette absence de nuances ne convient pas à Ruyer. Il écrit ainsi, à propos du *Matérialisme rationnel* :

On voit que, si le dernier ouvrage de G. Bachelard avait été écrit lui-même en forme de dialogue entre un savant et un philosophe, le philosophe aurait dû s'appeler Stultus ou tout au moins

Simplicissimus. Au point que l'on a un peu envie de défendre le pauvre Stultus. Bachelard oppose, à une science prise à ses moments de plus haute subtilité, des philosophies parfois encore plus simplistes que nature. [Ruyer 1953, 417]

S'agissant du vitalisme, que défend Ruyer, il convient de distinguer les vagues invocations du « fond de vie » de la matière, déconsidérées à juste titre, et les conceptions beaucoup plus précises qu'on peut se faire aujourd'hui du mode d'être des individualités auto-formatrices. Comme le rappelle ailleurs Ruyer, le vitalisme est l'une des inspirations majeures de la philosophie :

Le groupe de doctrines auxquelles peuvent s'appliquer, en les prenant au sens vague, les termes de vitalisme, panpsychisme, philosophie de la vie, téléologie, philosophie de l'organisme, etc., représente probablement la lignée doctrinale la plus ancienne et le courant principal de la philosophie. [Ruyer 1959, 103]

Le geste théorique de Ruyer consiste à considérer que les avancées de la science contemporaine, si bien décrites par Bachelard, loin de rendre obsolète ce courant de pensée, invitent au contraire à le renouveler, en le dotant de la précision conceptuelle qui lui a généralement manqué.

Aussi ne faut-il pas rejeter en bloc tous les philosophes ni mépriser ceux parmi les « panpsychistes » ou « vitalistes » qui ont fait un effort pour intégrer une information scientifique solide, quand ils n'ont pas contribué eux-mêmes aux progrès de la science. Ruyer a cité déjà le nom de Bergson, et il faut y ajouter en particulier ceux de Leibniz et de Whitehead. On ne dira certes pas que de tels métaphysiciens, qu'on peut qualifier de « panpsychistes » ou de « vitalistes », quelle que soit par ailleurs la relative inadéquation de tels vocables, furent indignes de la science de leur temps. En faisant systématiquement du philosophe un naïf au regard des subtilités de la science contemporaine, Bachelard occulte une figure possible du philosophe : celui qui, informé des sciences, ne s'en tient pourtant pas à une stricte épistémologie, et leur donne un prolongement métaphysique. Comme l'écrit Ruyer, « aucun philosophe authentique n'a jamais fait une simple "philosophie scientifique", ou une simple "philosophie de la science" » [Ruyer 1963, 276]. On peut lire dans cette déclaration un désaveu de la restriction que s'est imposée Bachelard, qui porte donc non sur ce qu'il a écrit, mais sur ce qu'il s'est empêché d'écrire. Il est vrai que Bachelard avait affirmé, dans « Noumène et microphysique », qu'il convenait de « fonder une *métamicrophysique* qui n'accepterait pas sans preuve l'état analytique où se présentent les catégories de la métaphysique traditionnelle » [Bachelard 1970, 19]. Et dans le *Rationalisme appliqué*, il parle d'« atteindre à une métaphysique d'accompagnement pour la pensée scientifique » [Bachelard 1949, 47]. Mais le statut exact de ces formules semble surtout renvoyer à un anti-positivisme et exigerait une explicitation que Bachelard n'a pas donnée – lui qui employait également les termes d'ontologie et de métaphysique dans sa réflexion sur l'imaginaire.

Au total, donc, Bachelard ne se sera pas autorisé l'unification des lignées d'individualités qui est selon Ruyer inévitable au regard des résultats de la physique contemporaine. Mais il ne s'agit pas simplement de rétablir les droits d'une manière de traiter philosophiquement les sciences qui aurait été injustement confondue avec la posture naïve trop souvent répandue chez les philosophes. En effet, si Bachelard avait cherché cette unification de l'image du monde sur la base des sciences, cela aurait eu des conséquences également sur le statut attribué à l'imaginaire dans sa pensée. Non seulement, par l'élaboration d'une métaphysique des individualités vraies, un pont aurait été jeté entre la physique et la biologie contemporaines, qui « tendent nettement à devenir psychobiologie et psychophysique » [Ruyer 1959, 121], mais en outre, grâce à cette même métaphysique, l'activité imaginante n'aurait plus représenté une occupation seconde et séparée. À la première unification de l'image du monde – celle de toutes les formes vraies selon des lignées continues –, aurait fait suite, du moins à titre d'ébauche, une seconde unification – celle du concept scientifique et de l'image poétique. Car la métaphysique, si elle est rationnelle et conceptuelle, ne relève pas de la rationalité de type scientifique. Elle recherche en réalité une interprétation du monde qui, bien qu'inspirée et contrôlée par les sciences, dépasse la méthode scientifique en s'ouvrant à la dimension du sens. Si elle n'est certes pas un travail de pure imagination ni de poésie, elle est, du fait de son statut intermédiaire entre science et religion, ou entre science et poésie, en continuité virtuelle avec l'imaginaire. Ruyer affirme ainsi que pour le métaphysicien, « le monde est magique » [Ruyer 1946, 61].

Dans ces conditions, on voit se dessiner la perspective d'une réunification de l'œuvre de Bachelard elle-même. Car Ruyer perçoit Bachelard comme un esprit dédoublé, et n'échappant pas à « un certain malaise », ainsi qu'il le dit dans un important article [Ruyer 1967, 80]. Il fait écho sur ce point à une étude de Clémence Ramnoux consacrée à Bachelard, dans laquelle celle-ci écrivait notamment :

Oui, il a bien travaillé sur deux lignes, avec la conscience de sauter de l'une à l'autre, et le malaise de laisser des lacunes dans le tissu de son œuvre. Plusieurs textes prouveraient qu'il se savait vivre comme un être double, et selon deux modes de la temporalité : savoir intime qu'il a projeté maladroitement, je crois, dans le mythe jungien de l'*animus* et de l'*anima*. [Ramnoux 1965, 31]

Et elle ajoutait plus loin qu'il avait été « être d'imagination, être de raison, en contradiction renouvelée avec soi-même, et portant dans une activité la nostalgie de l'autre » [Ramnoux 1965, 39]. On sait que Bachelard ne souhaitait pas surmonter cette contradiction. Il refusa explicitement de développer le thème classique de la « poésie des mathématiques » et il reprocha vertement aux physiciens traitant de la physique nucléaire de faire allusion à la transmutation et d'écrire que la physique nucléaire réalisait « le vieux rêve des alchimistes » [Bachelard 1972, 67]. Ruyer, mêlant la prudence et l'audace, entend précisément revenir sur ces questions, et trouver une façon d'articuler

la science et la poésie. Qu'attendre de la science ? Ruyer dit qu'il faut « une science qui, tout en s'appliquant à ce monde et non à un au-delà religieux, "révèle" le monde », autrement dit une science qui « soit une lecture du monde, au sens le plus fort du mot « "lecture", intéressante, "passionnante"... » [Ruyer 1967, 70]. La science ne doit pas seulement permettre de constater le dynamisme et l'extrême subtilité de la raison, elle doit aussi favoriser une intensification du sens du monde, autrement dit une « lecture du monde ». Bien que Ruyer ne l'affirme pas explicitement, il semble que le métaphysicien, tel qu'il le conçoit du moins, soit le mieux placé pour proposer une telle lecture du monde. Mais la frontière est mouvante entre le poète animé de profondes intuitions métaphysiques et le métaphysicien qui donne toute leur expressivité à ses concepts, avec il est vrai le risque que parfois l'exercice soit mal perçu, comme l'a montré l'épisode de la *Gnose de Princeton*. Et si Bachelard avait pu lire *La Gnose de Princeton*, il y aurait sans doute trouvé une confirmation de la nécessité de ne pas pratiquer le mélange des deux activités qu'il a toujours sévèrement distinguées.

Les autres ouvrages de Ruyer, assurément, sont moins ambigus. Il n'en reste pas moins que l'écueil évident d'une telle entreprise est d'aboutir à des lectures inacceptables. Quel critère distinguera les lectures légitimes et les lectures illégitimes ou délirantes ? Qu'est-ce qui fait qu'il est inacceptable de voir Jupiter derrière un éclair qui déchire le ciel, tandis qu'est recevable l'idée que les entités microphysiques et les organismes possèdent un mode d'être analogue ? Reprenant la distinction entre les individualités vraies et les phénomènes de foule, que Bachelard n'avait pas suffisamment prise en compte, Ruyer indique que « les erreurs et risques d'erreurs de lecture, naissent toujours de la même source qui est, non pas l'imagination gratuite d'un sens, mais l'extension abusive, le débordement d'un domaine authentique de sens sur ce qui n'est que collectivité sans unité, sans unité ni organisation domaniale, qu'une collectivité en poussées bord à bord, en transmission de proche en proche, "sérielle", ou en équilibre par totalisation non survolante » [Ruyer 1967, 79]. Les éléments, comme l'eau ou la terre, – ceux sur lesquels Bachelard médite dans son analyse de l'imaginaire – sont précisément des êtres de type « foule » ou « collectif », et non des individualités auto-formatrices. S'agirait-il de mettre un petit dieu derrière la molécule sous prétexte de son activité structurante ? Certes non, car ce serait là procéder par personnification injustifiée. Mais il n'est pas déraisonnable de voir dans la molécule ou l'organisme un champ unitaire, se possédant lui-même et improvisant ses liaisons, selon les termes d'une néo-monadologie. Et il faut ajouter que bien des réalités du monde sont d'ordre mixte, ouvrant ainsi la possibilité de lectures renouvelées. C'est donc dans la métaphysique que peuvent converger, du moins de façon idéale, la ligne du concept et la ligne de l'image. Pour Ruyer, il est permis d'entrevoir « certains raccords possibles entre les rêveries riches d'intuition, et les découvertes scientifiques » [Ruyer 1967, 80].

Ruyer ne méconnaît absolument pas le caractère mythique des « intensifications » de ce genre. Il en affirme cependant la nécessité et la valeur. La raison

ne peut se passer d'un mythe minimum, et c'est la tâche de la philosophie que de le formuler. Le besoin de reconnaître des expressivités dans le monde et l'Univers n'est pas secondaire. L'imagination est une « fonction vitale », au point qu'« il faudrait, comme Bachelard et P. M. Schuhl s'efforcent de le faire, pouvoir transfigurer le mot » [Ruyer 1960b, 160, n. 2]. L'imaginaire est pleinement valorisé chez Ruyer, mais il n'est plus en rupture absolue, comme chez Bachelard, avec l'étude de la science. D'où à la fois une très grande proximité des deux philosophes dans leur exploration de la rêverie poétisante, et une divergence *in fine* sur la possible continuité de cette activité avec les considérations scientifiques.

Il y aurait une étude minutieuse à faire sur ce qui rapproche Ruyer de Bachelard dans son livre *L'Art d'être toujours content* – au titre inspiré par l'écrivain allemand Jean Paul. La vie heureuse exige de retrouver un équivalent psychique de la sécurité et de l'intimité de la formation embryonnaire. La rêverie éveillée en est le moyen, et Ruyer, comme Bachelard avant lui, consacre de nombreuses pages à une poétique de l'espace qui valorise la maison et le bonheur de l'intime [Ruyer 1978, chap. 12, « Intimité et paradis psychique »]. Point de rapport à la science ici, il est vrai, et Ruyer semble entièrement du côté « nocturne » de Bachelard, qui accueillerait sans doute bien plus volontiers de telles méditations. On est descendu d'un étage, du métaphysique au psychique. Ruyer invite effectivement à cultiver ce qu'il appelle l'irisation psychique :

Les êtres et les objets peuvent être « ourlés » de tous les sens possibles : ils sont beaux, vivants, savoureux, poétiques, sacrés, comestibles, fortifiants, bienveillants, consolants. [Ruyer 1978, 47]

Cependant si l'irisation est « sentimentale », elle peut aussi prendre un tour plus spéculatif. Elle rejoint alors les motifs de la lecture du monde et du rapprochement des êtres sur les lignes d'individualité. Car rendre ainsi magique le monde, par irisation, « c'est en faire une apparition de l'éternel, ici, maintenant » [Ruyer 1978, 53]. Ce dernier thème est ancien chez Ruyer, puisqu'il décrivait déjà ainsi le philosophe en 1941 :

Il marche dans un monde enchanté. En tout être, il sent affleurer ce qui lui donne sa profondeur. N'importe quelle plante ou animal lui paraît, non pas un objet banalisé par l'habitude, platement borné à son apparence, mais l'incarnation d'une idée et le produit d'un effort continu qui le rattache sans coupure à la source de toute chose. [Ruyer 1946, 61]

Le sens, alors, peut être trouvé également dans les êtres de la microphysique et dans les organismes, et c'est ici que Ruyer se sépare de nouveau de Bachelard. Il est vrai que le hiatus entre la situation de l'homme dans le monde et le niveau où s'observent de tels phénomènes peut rendre difficile la perception de l'unité. Ruyer affirme de fait :

Le monde physique peut être considéré comme composé de myriades de micro-organismes, car même les molécules et les atomes

sont des micro-organismes. Mais, comme tel, et dans la mesure où ces micro-organismes ne sont pas coordonnés en organismes de plus grande taille, il est le règne des hasards, et des interférences mécaniques, et il est donc dangereux pour ces grands organismes. [Ruyer 1978, 277]

L'être humain sent que le monde à son échelle, qui est celui des amas de matière, est immense et hostile, et c'est alors que l'imaginaire se détourne de ce que nous apprennent les sciences. Cependant ce sentiment normal n'a pas entièrement le dernier mot chez Ruyer, qui fait prédominer le sentiment de notre parenté avec le cosmos : nous sommes le bout de lignées d'individuation qui remontent de façon continue non seulement aux premiers êtres vivants, mais aux origines de l'Univers lui-même et à ses premiers domaines de survol [Ruyer 1964, chap. XXII, « L'homme et le cosmos »].

Bachelard se sera interdit de faire une « lecture » du monde tel qu'il se présente à travers les avancées de la science, lecture qui eût non pas remplacé, mais complété son travail épistémologique, et, réconciliant le philosophe avec lui-même, eût réuni deux fois l'image du monde. Aux yeux de Ruyer, les merveilles découvertes de la science contemporaine ne sont pas seulement instructives pour la raison explicative, elles sont aussi, si l'on sait en faire la métaphysique, parlantes pour la raison interprétative qui est inséparable d'une « imagination animante » [Ruyer 1970, 400].

Bibliographie

BACHELARD, Gaston [1949], *Le Rationalisme appliqué*, Quadrige, Paris : PUF, 1998.

— [1951], *L'Activité rationaliste de la physique contemporaine*, Paris : PUF.

— [1953], *Le Matérialisme rationnel*, Quadrige, Paris : PUF, 2000.

— [1970], *Études*, Paris : Vrin.

— [1972], *L'Engagement rationaliste*, Paris : PUF.

RAMNOUX, Clémence [1965], Avec Gaston Bachelard vers une phénoménologie de l'Imaginaire, *Revue de Métaphysique et de Morale*, 70(1), 27–42.

RUYSER, Raymond [1934-1935], Sur quelques arguments nouveaux contre le réalisme, *Recherches philosophiques*, IV, 30–50.

— [1946], L'esprit philosophique, dans *Orientation. Recueil de conférences faites au Centre universitaire de l'Oflag XVII A*, Paris : Éditions de Champagne, 55–61.

- [1952a], L'activité rationaliste de la physique contemporaine, *Revue de Métaphysique et de Morale*, 57(1), 82–92.
- [1952b], Le problème de l'information et la cybernétique, *Journal de psychologie normale et pathologique*, 45, 385–418.
- [1952c], *Néo-finalisme*, Métaphysiques, Paris : PUF, 2^e éd., Préface de F. Colonna, 2012.
- [1953], Le matérialisme rationnel selon G. Bachelard, *Revue de Métaphysique et de Morale*, 58(4), 413–422.
- [1959], La psychobiologie et la science, *Dialectica*, 13(2), 103–122.
- [1960a], Réponse à la note de M. J.-Claude Piguet, *Dialectica*, 14(1), 32–36.
- [1960b], La nutrition psychique et la vie politique, *Revue de Métaphysique et de Morale*, 65(2), 129–162.
- [1963], Raymond Ruyer, dans *Les Philosophes français d'aujourd'hui par eux-mêmes : autobiographie de la philosophie française contemporaine*, édité par G. Deledalle & D. Huisman, Paris : Centre de Documentation Universitaire, 262–276.
- [1964], *L'Animal, l'Homme, la Fonction symbolique*, Paris : Gallimard.
- [1966], *Paradoxes de la conscience et limites de l'automatisme*, Paris : Albin Michel.
- [1967], Lectures du monde abusives, et lectures légitimes, *Cahiers internationaux de symbolisme*, 13, 69–83.
- [1970], Finalité, *Encyclopædia Universalis*, VII, 399–403, rééd. vol. IX, 2002.
- [1978], *L'Art d'être toujours content*, Paris : Fayard.
- [2013], *L'Embryogenèse du monde et le Dieu silencieux*, Continents philosophiques, Paris : Klincksieck, texte établi, présenté et annoté par F. Colonna.